

« Émile et une nuit »

Gilbert David

Number 14 (1), 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28939ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

David, G. (1980). « Émile et une nuit ». *Jeu*, (14), 174–175.

dans les tranchées, entraîne machiavéliquement à sa mort son falot de mari.

Ce dernier personnage, bien mal nommé, on s'en doute, puisqu'il n'a rien d'un émule de l'Hercule de la mythologie antique, fait pourtant songer par ses frustrations et ses rêves refoulés à un autre Hercule ..., Savinien Cyrano de Bergerac, celui-là cher au coeur de Jean Barbeau. Nous sommes donc, comme on peut le voir, lancés en pleines réminiscences littéraires. Par le titre de la pièce qui nous renvoyait d'emblée à une figure littéraire (le divin marquis) et au cinéma (King-Kong), par les noms des personnages (Hercule) qui nous renvoyaient à une mythologie dépoétisée de la vie quotidienne, ou encore par leurs activités fabulatrices qui nous mettaient sur la piste du roman policier (Agatha... Christie et son héros légendaire: Hercule Poirot) mâtiné d'aventures guerrières ou dans la jungle, en somme à une manière de James Bond pour adultes attardés, on s'aperçoit que l'auteur a voulu se payer à lui-même une pinte (que dis-je, un litre!) de bon sang à propos de lectures dont on peut le soupçonner de garder, malgré tout, un souvenir attendri.

C'est la raison pour laquelle le sadisme de sa marquise ne nous impressionne pas plus qu'il ne faut et que nous ne pleurons guère sur les malheurs de son pseudo King-Kong. Nous nous divertissons plutôt de voir Barbeau réussir des variations inattendues sur des thèmes que nous aurions crus trop connus.

maximilien laroche

«émile et une nuit»

Texte de Jean Barbeau, coll. «Théâtre» N° 82, Montréal, Leméac, 1979.

sortie

Soit, Jean Barbeau est prolifique, mais il est aussi bavard, verbeux, expansif. Cela pourrait être un style, une manière, peut-être même un «monde»... Pourtant, avec *Émile et une nuit*, les personnages ont souvent bien du mal à se dépêtrer des facilités de langage, des jeux de mots pléthoriques de leur géniteur. Par ailleurs, Barbeau affectionne l'allégorie parodique; c'est son droit. Mais où diable puise-t-il ses images forcées: «...Je vois... dans un champ immense pousser des horloges grand-père, près d'une mer de matelas où des oreillers fleuris forment des moutons blancs» (sic) (p. 35)? ses attendrissements fleur bleue? son ton poético-pathétique?

Le lecteur, puis le spectateur ont donc droit aux dissertations moralisantes d'un robineux qui a des lettres et un vernis culturel à l'avenant; devant le bonimenteur apparaît un jeune-homme-au-mal-du-siècle que la tentation du suicide ronge au point de lui faire chanter les inepties suivantes:

«Ce que j'cherchais, c'était ben beau.
Ça s'appelait l'Eldorado.
À c'qu'on raconte dans les grands livres,
C'est le plus bel endroit pour vivre.
Y a pas d'clôture, y'a pas d'impôt.
Il fait ni trop froid ni trop chaud.» (p. 46);

ou encore:

«Bonsoir, comment ça va, Barman?
Tu m'serviras un Manhattan.
J'me sens comme une olive farcie,
Au fond d'un verre de martini.
J'aime, j'ai le coeur tout chaviré
Pour une maudite Bloody Mary
Fraîche comme un petit vin blanc suisse,
Une jolie bouche en Angel Kiss.» (p. 77).

Bref, le débalage du n'importe quoi, n'importe comment: une écriture bâclée, boursoufflée, à la va-vite, sans

surprise et sans maîtrise. Dans ce texte, Barbeau s'enfarge dans ses tics — et il en a beaucoup! Au bout du compte, les personnages restent bien incapables de se faire une peau avec un tel étalage de tournures alambiquées, de farces plates et de niaiseries pseudo-philosophiques.

Deux personnages secondaires complètent cette séance indigeste: un gardien de nuit qui vient tenir sa fonction répressive et n'est qu'une béquille dramatique sans plus, et la Mort elle-même, avec tout l'attirail caricatural qu'un ancien collégien boutonneux aurait installé dans le brouillon de sa première pièce.

La mort méritait mieux que cette pochade idéaliste et amphigourique. Beckett — que Barbeau devrait (re)lire — nous avait conduit à travers l'absurde attente de ses clochards au coeur d'une autre conscience, difficile mais dérangement. Les pantins facé-

tieux d'*Émile et une nuit* n'arrivent pas à remuer quoi que ce soit. Et après avoir fait *Citrouille*, Barbeau aura donc fait patate.

gilbert david

«l'école des rêves»

Pièce de Jean-Claude Germain, Montréal, VLB éditeur, 1979, 131 p.

Jean-Claude Germain est en train, mine de rien, de donner des racines à notre théâtre. À ceux qui auraient cru que *Bien-être*, en 1947, ou *Tit-Coq*, en 1948, étaient nés de père inconnu, Germain rappelle que le théâtre québécois a un passé. Et pas seulement le passé simple des Compagnons..., troupe qu'il a d'ailleurs démystifiée dans son manifeste (cf. *Jeu 7*).

Une *Aurore* «revisited», une Albani retour d'exil, des *Faux Brillants* sur monture neuve: nous voilà réconciliés avec un théâtre populaire que la formation «classique» avait déconsidéré. Il manquait nos parades, nos processions, nos troupes ambulantes: elles sont réunies ici dans *l'École des rêves*.

Il ne faudrait pas associer au goût rétro la volonté manifestée par Germain de trouver les lignes de force d'une dramaturgie québécoise. Les fripes qu'on tire ici de la malle-armoire relèvent moins des *pawn shops* modernes de la rue Saint-Denis que de la psychanalyse par le rêve de l'enfance de notre théâ-

